

LE PROPAGATEUR

Vol. III

Septembre 1906

No 9

L'humilité du cœur. — Aimery de Querceville, suite.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE. — La lettre du Pape à l'épiscopat de France: Pas de compromis avec la loi telle qu'elle est. — Les *soumissionnistes* se soumettent. — Qu'est-ce que l'association culturelle? Embarras du gouvernement. — Belles paroles de M. l'abbé Couhé. — Paroles de Louis Veillot adaptées à la situation actuelle par M. Henri Bazire. — La mort de la guillotiné. — Le Czar l'emporte. — Le congrès de la paix à . . . Berlin. — La mentalité de certains protestants. — Bénédiction du Pape aux canadiens. — Mgr McCarthy à Halifax et Mgr Walsh à Portland. — Les incidents de Fall-River. — Les fêtes acadiennes à New-Bedford. — Le Père Tourangeau *confirme* dans la région de Pontiac. — La nouvelle cathédrale de Mgr Langevin. — Les Ohiats en Europe. — M. Cherrier à Montréal. — M. Rinfret et l'influence de la religion dans la formation d'une race. — Nos vieux curés! M. le Chanoine Dupuis. — Monument à la mémoire du regretté curé Gignac et de ses compagnons. — Conversion de M. Beaugrand. — L'insulte du Juge Spear. — La fête du travail à Montréal. — L'Alliance Nationale adopte une importante décision. — Consécration de l'église abbatiale d'Oka. — Fête paroissiale à Sainte-Julie de Verchères. — Bénédiction d'un Couvent à Sainte-Marguerite. — Nos défunts.

Le grand événement du mois d'août, c'est la lettre du Saint Père Pie X à la France, ou plus exactement à l'épiscopat de France. Des opinions diverses s'étaient fait jour, des tendances opposées s'étaient manifestées. Allait-on se soumettre à la loi de séparation et essayer d'une sorte de compromis, ou bien, fallait-il rejeter les fameuses *associations culturelles* et ne pas même tenter de les utiliser en les étayant de *quelque autre genre d'association à la fois légale et canonique*? Des hommes considérables tenaient pour le compromis — tels MM. d'Haussonville, Brunetière et, dit-on, quelques-uns des principaux évêques. — D'autres voulaient la résistance à la loi, tels M. de Mun, M. Piou. Le Pape a réglé la question. Il n'accepte pas les *culturelles*, il ne veut pas de compromis avec la loi telle qu'elle est. Comme l'a dit nettement M. Etienne Lamy, au collège Stanislas: "il ne s'agit plus de transiger, mais de choisir." Les *soumissionnistes*, comme on les appelait, n'ont fait aucune difficulté d'admettre que "Rome ayant parlé, la cause était finie: "Soumissionnistes, écrivait le Figaro, nous le sommes toujours, mais il faut désormais entendre par là que nous nous soumettons pleinement à la décision pontificale, parce que nous reconnaissons, sans le moindre embarras que, dans une affaire qui est avant tout religieuse, c'est au Pape qu'il appartient de prononcer le dernier mot."

On m'a demandé: qu'est-ce que c'est que *l'association cultuelle*? Voici: d'après la loi, des sociétés de catholiques (reconnus tels par l'évêque, article 4) doivent se former pour posséder à la place des fabriques les biens du culte. Elles les administreraient *légalement* indépendamment du curé ou de l'évêque. Voilà ce dont Pie X ne veut pas.

Que va faire le gouvernement? Il paraît rudement embarrassé. M. Clémenceau, le vrai maître du pouvoir, a dit l'autre jour qu'à des situations nouvelles il fallait des lois nouvelles. Va-t-on faire un peu machine en arrière? C'est possible. Du côté catholique, on accepte avec allégresse la direction pontificale. Espérons que cette union apparente, si heureuse, ne masquera pas des adhésions plutôt molles et peu convaincues.

A un congrès d'Einsiedeln, le 19 août, le célèbre orateur ex-Jésuite, M. l'abbé Coubé, a terminé ainsi l'un de ses plus beaux discours:

"L'Eglise est battue en brèche par une fausse philosophie, une fausse exégèse, une fausse spiritualité, une fausse doctrine morale, une fausse sociologie. La franc-maçonnerie mène contre elle une guerre acharnée. Les journaux sectaires s'attaquent à l'âme des enfants et du peuple. La libre-pensée combat le dogme et le culte à coup de blasphèmes et de calomnies. Les gouvernants recourent à la force brutale pour violer des libertés sacrées."

"Ils disent l'Eglise vieille, malade, mourante et obligée bientôt de s'administrer à elle-même les derniers sacrements. Vieille? Non, mais âgée; elle compte vingt siècles de gloire, de sainteté; victorieuse des persécutions, elle reste jeune d'une immortelle jeunesse. Malade? Non, bien qu'elle porte des cicatrices glorieuses. Mourante? Non, car elle vit plus que jamais d'une vie intense, universelle. Ils se promettent de renverser le roc de Pierre. L'Eglise est immortelle comme les montagnes. Les persécuteurs passeront; mais la Vierge, l'Eglise, les moines et les montagnes ne passeront pas!"

"Actions de grâces à Pie X dont l'Encyclique du 10 août, monument de sagesse clairvoyante, vient nous ranimer et nous conduire."

"La prière eucharistique et la prière mariale sauveront la France!"

C'est du fond du cœur que nous, canadiens, nous ajoutons à cette superbe prière: Ainsi soit-il!

* * *

Les associations culturelles ont donc été et demeurent condamnées; "elles ne peuvent absolument pas être formées sans violer les droits sacrés qui tiennent à la vie elle-même de l'Eglise." En plus, d'après l'encyclique, former d'autres associations, ces associations canoniques dont il a été parlé, et qu'on eut essayé d'accommoder aux exigences légales, tout en sauvegardant les droits de l'Eglise, est également impossible dans l'état présent. En deux mots voilà ce que déclare Pie X.

"Certes, la situation est humainement pleine d'angoisse et de péril, c'est l'entrée du désert, où, durant quarante années, le peuple de Dieu dut errer pour se refaire lui-même, échapper à la servitude des idoles, perdre les mœurs de l'Egypte et mériter de garder en dépôt la lumière du monde. A prendre pareille résolution, à se jeter dans ce refuge laborieux, il fallait l'inspiration de Dieu et l'obéissance, la grandeur morale de Moïse. L'on peut prévoir des poursuites acharnées, des catastrophes qui n'épargneront rien. Mais nous avons à notre tête plus que Moïse, et devant nos pas mieux que la colonne de feu: nous avons Jésus-Christ et la croix et ce jour."

Il y a plus de trente ans que ces paroles ont été écrites par Louis Veuillot. "Elles ont acquis, depuis — écrit M. Henri Bazire, qui les cite, (Univers, 17 août) — une signification plus précise, plus intense. La colonne de feu nous guidera dans le désert de la persécution ou violente ou sournoise: *ignis ardens!* La persécution, d'ailleurs, est une atmosphère saine pour des poitrines catholiques, et l'Eglise elle-même s'y retrempe comme dans l'air natal. Sans doute, nous avons besoin de cette cure; notre tempérament se débilitait dans l'atmosphère du Concordat alourdi par une interprétation hypocrite, et il nous fallait perdre les mœurs de l'Egypte."

* * *

M. de Paris, l'exécuteur des hautes-œuvres, le Radcliffe de France, de son nom propre M. Deibler, vient de recevoir avis de la suppression de son traitement. On lui coupe les vivres. En d'autre termes, on tue la guillotine! C'est d'un beau geste. Mais si on eût laissé commencer MM. les assassins, comme disait Alphonse Karr? Patience, les événements vont se précipitant et qui sait si — à la faveur de la guerre civile — on ne va pas bientôt rétablir en France une guillotine en permanence.

* * *

En Russie, d'une façon générale, le gouvernement du Czar semble tenir la foule en respect. Mais il n'est pas prêt d'en avoir fini. Ah! il ne suffit pas d'un décret pour abolir la peine de mort et défendre les bombes! Le sang coule toujours sur les chemins du saint et orthodoxe empire.

* * *

On parle de tenir le prochain congrès de la paix... à Berlin. La Kaiser y ferait sans doute un magnifique prêche. Mais, vrai, ce serait drôle de parler de paix en cette capitale du belliqueux monarque d'un peuple de troupiers. Pourtant rien n'est impossible. La logique et le bon sens, sont rarement les forces directrices de nos agissements humains.

* * *

Je trouve de cette affirmation, précisément au sujet des allemands, une démonstration frappante dans l'une des magnifiques *causeries* de l'Ami du Clergé sur les Revues (26 juillet 1906 — p. 645). Il s'agit de la mentalité de certains protestants. Voici comment on la juge:

“Même en Allemagne, la terre classique du protestantisme, il n'est pas inouï de rencontrer d'honnêtes gens qui reconnaissent sans ambages la supériorité de l'Eglise catholique, qui déplorent la Réforme et la rupture opérée au XVII^e siècle, qui se rendent compte que les jours du protestantisme sont comptés et que le protestantisme n'est plus une religion, qui seraient heureux d'être nés catholiques et qui regrettent d'être nés ailleurs, qui même aimeront à assister aux cérémonies catholiques de préférence à leur culte protestant, tout cela le plus sincèrement du monde; mais de tout cela à conclure qu'il puisse y avoir pour eux devoir de renoncer à la religion où ils sont nés... de tout cela à conclure que cette Eglise romaine qu'ils admirent n'est pas seulement admirable et qu'elle n'est pas seulement supérieure aux confessions protestantes mais qu'elle est seule la vraie Eglise du Christ et que le Christ a institué une Eglise dont la première marque est l'unité et qu'il y a, pour quiconque veut être disciple du Christ, obligation absolue d'entrer dans cette Eglise unique — entre ceci et cela il y a un abîme.”

Eh! oui, un abîme, un abîme que seule la grâce de Dieu peut combler. Le don de la vraie foi est une grâce.

* * *

Aussi bien, notre race doit-elle être reconnaissante à Dieu de le lui avoir octroyer si généreusement ce don de la foi. Ce n'est jamais sans émotion que nous entendons parler de l'Eglise et du Pape, quand surtout le Pape s'adresse à nous. Il est certain que tous ont lu, dans nos "quotidiens," avec un réel plaisir ce cablogramme que Pie X envoyait aux Canadiens, à la date du 4 août, en réponse à la dépêche de félicitation que Mgr Sbarretti avait adressée au Saint-Père à l'occasion du troisième anniversaire de son élection à la chaire de Pierre :

" Monseigneur Sbarretti, Délégué Apostolique, Ottawa.

" Le Saint-Père accepte avec un vif plaisir l'hommage affectueux que vous lui avez exprimé et envoie de tout cœur sa bénédiction."

, (Signé) Cardinal Merry del Val."

* * *

De Rome aussi nous sont venues deux nominations d'évêque qui intéressent les Canadiens. Mgr McCarthy succède sur le siège d'Halifax au regretté Mgr O'Brien et Mgr Walsh, un irlandais, remplace à Portland Mgr O'Connell, qui passe à la coadjutorerie de Boston.

Le sacre du nouvel archevêque de Halifax a eu lieu dimanche, le 9 septembre. Mgr Racicot, de Montréal, y assistait.

A Portland, quelques-uns s'attendaient à voir arriver un prélat de langue française. Peut-être même exprimait-on ce *desideratum*, d'ailleurs parfaitement légitime vu l'importance de l'élément franco-américain dans le groupement catholique de Portland aussi bien que dans celui de Manchester, dans des termes trop violents et pas assez mesurés? L'incident de l'inauguration de l'église des dominicains à Fall-River, récemment, à fait couler des flots d'encre dans les journaux canadiens des Etats-Unis. Or, même en défendant la bonne cause on peut batailler avec maladresse. Qu'on ait manqué l'occasion de faire honneur à l'élément canadien de Fall-River, c'est incontestable. Mais de là à se trouver en droit de suspecter l'impartialité loyale et digne de Mgr Falconio, le Délégué Apostolique, il y a une marge; de là à représenter Mgr Stang, le sympathique évêque de Fall-River, l'un des meilleurs amis des Canadiens, comme un prélat faisant le jeu des américanisants quand même, il y a loin. Que nos amis des Etats-Unis se souviennent que toutes ces exagé-

rations ne mènent à rien. Ce qu'il faut, ce sont des statistiques sérieuses, des requêtes respectueuses, des démarches renouvelées auprès des autorités constituées — en deça et par delà l'océan. La cause canadienne aux Etats-Unis est juste, elle ne peut pas ne pas triompher un jour. Mais les grands cris aux congrès et les articles violents dans la presse n'avancent pas les choses d'un *cra*n. Au contraire!

* * *

Les grandes fêtes acadiennes de l'Assomption semblent s'être surtout célébrées cette année, à New-Bedford, chez M. le curé Deslauriers. Mgr Richard, le premier chapelain de la société nationale chez nos frères d'Acadie, était à l'autel et c'est M. le curé Béliveau, aussi du pays d'Évangéline, qui a prêché le sermon de circonstance. M. le curé Deslauriers, dont le zèle et le talent oratoire sont bien connus, a magnifiquement reçu les acadiens, qui comptent d'ailleurs plusieurs des leurs dans sa paroisse. De tous les discours dont les journaux ont donné au moins en partie la teneur se dégage une note patriotique et chrétienne des plus heureuses. Les acadiens sont trois fois nos frères: par la foi d'abord, par le sang ensuite — le sang de France! — et aussi par ce lien indéfinissable que créent entre deux groupes des malheurs communs et qui existe entre tous ceux qui ont souffert pour le même idéal et nourrissent les mêmes rêves de généreuse et féconde prospérité pour leur race et pour leur foi. C'est dire que nous avons trois raisons pour une d'aimer les fiers et nobles fils des héros de 1755.

* * *

Le Révérend Père Tourangeau, provincial des Oblats, est revenu récemment d'un voyage au pays des missions dans la vaste région du diocèse de Pembroke. Il a dû parcourir des centaines de milles. Partout sa visite a été pour les missionnaires et pour les fidèles une grande consolation. Par permission spéciale du Souverain Pontife, le Révérend Père a administré à plusieurs le sacrement de confirmation. C'est un détail intéressant à noter.

* * *

Le 15 août, à Saint-Boniface, Mgr Langevin a pu bénir la pierre angulaire de sa future cathédrale. Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa a prononcé le discours de circonstance. La cathédrale

fera, paraît-il, grand honneur aux catholiques. Son coût serait de \$300,000.00! C'est vraiment extraordinaire et aussi bien consolant, pour le zélé prélat qu'est l'archevêque de Saint-Boniface, de pouvoir ainsi élever à Dieu un si beau monument, en face de la protestante Winnipeg.

* * *

Mgr Langevin et quatre de ses collègues de l'Ouest, ainsi que le Révérend Père Tourangeau et plusieurs Oblats distingués, sont partis pour l'Europe. Ils vont assister à un chapitre général de leur communauté. Ce chapitre d'ordinaire a lieu tous les cinq ans. Les circonstances difficiles que traversent les religieux de France ont fait hâter la tenue de la réunion actuelle. La dernière avait eu lieu il y a trois ans.

* * *

M. Cherrier, le distingué curé de l'Immaculée Conception à Winnipeg, était à Montréal ces jours derniers. L'on sait ici le rôle important et bienfaisant que cet excellent prêtre a joué au Manitoba, notamment dans les questions scolaires. C'est une bonne fortune que d'entendre causer ce savant modeste, à qui l'expérience des hommes et des choses a tant appris. Combien de nos réformateurs à petite envergure pourraient s'instruire aux leçons pratiques mais chrétiennes de cet homme de bien!

* * *

M. Rinfret, par exemple, qui écrit dans l'*Avenir du Nord* "qu'il ne peut affirmer que les deux influences formatrices d'une race puissent se trouver dans sa religion et son éducation," ferait sûrement œuvre de sagesse en étudiant l'histoire et en consultant les penseurs chrétiens qui ont vécu et savent ce que valent les écoles sans Dieu. Je ne veux — ni ne dois — suspecter les intentions de personne, mais il me paraît impossible qu'un catholique convaincu et sérieux mette en doute l'influence salutaire de la religion dans la formation d'une race, comme dans celle d'un individu. On a beau dire: il n'y a pas de formation sans éducation morale, et il ne peut y avoir d'éducation morale véritable et efficace sans sanction éternelle, c'est-à-dire sans religion. Tous les livres de M. Siegfried et toutes les analyses de M. Rinfret resteront de nulle valeur en dehors de ce principe fondamental.

* * *

C'est cette religion du reste — M. Siegfried lui-même l'admet — qui a fait la force de notre race. Ce sont nos chers vieux curés qui nous ont faits ce que nous sommes. Aussi leur devons nous une reconnaissance invincible. Et c'est triste de voir des jeunes gens de talent méconnaître ceux qui leur ont procuré le bienfait de l'instruction et — par légèreté plus que par mauvaise foi peut-être — aller jusqu'à insulter ceux qui les ont élevés. On n'est pas plus coupable en maudissant la main qui nous a bénis.

A Saint-Antoine-sur-Richelieu, on garde mieux le respect des traditions ancestrales. L'un de ces derniers dimanches d'août, les paroissiens ont présenté des hommages respectueux au bon chanoine Dupuis — le Père Jean — leur ancien curé, qui se trouvait de passage chez eux, presque au lendemain de son cinquantième de sacerdoce. Ce fut une fête tout intime, une fête de la famille paroissiale, dont il ne sied pas de parler trop au grand public.

Mais le bon chanoine était ému et bien des paroissiens ont versé des larmes. Le vénérable prêtre, qui rappelle les curés d'il y a cent ans, est de ceux en effet qui ont passé en faisant le bien, doucement et modestement, et cela, pendant vingt-sept ans, à Saint-Antoine. Mais je n'ose insister, car il me chicainerait... ces chroniqueurs, ça ne respecte rien, pas même les cheveux blancs non plus que la voix chevrotante des vieux chanoines !

* * *

Une cérémonie triste mais significative, qui avait, elle aussi, pour objet, de marquer le respect de toute une population à la mémoire d'un curé, a eu lieu vers la mi-août, sur les bords du lac Aylmer, dans les Cantons de l'est. On se rappelle que c'est dans les eaux de ce lac que l'an dernier, en juillet, le regretté curé Gignac, de Sherbrooke, se noyait avec quatre compagnons, dans un accident de chaloupe. On a élevé une croix, haute de 20 pieds, sur les bords du lac qui garde jalousement — pour toujours — les restes du cher curé Gignac et de l'un de ses compagnons, le jeune Eugène Codère. M. l'abbé Rouleau, principal de l'École Normale à Québec, l'ami de cœur du curé défunt, a présidé la cérémonie et prononcé une allocution. C'est le dernier hommage, sans doute, à la mémoire de ce prêtre de grand talent, qui semblait appelé à de hautes destinées. Lui qui avait rêvé de dormir son

dernier sommeil dans son beau cimetière Saint-Michel, sur la colline qui domine la jolie cité sherbrookienne, il repose pour toujours sous les flots du lac perfide. Hélas! que savons-nous de notre vie et de notre mort? L'homme propose, mais c'est Dieu qui dispose.

* * *

Oui, c'est Dieu qui dispose et sa grâce est parfois bien admirable et bien mystérieuse. Qui n'a pas connu à Montréal les *idées avancées* de l'ancien directeur de la *Patrie*, M. Honoré Beaugrand. Il est mourant au moment où nous traçons ces lignes, et les journaux nous ont raconté sa complète conversion, effectuée naguère entre les mains de Mgr Bruchési. "La foi, a-t-il dit, je l'ai toujours eue." Que d'autres écrivent et parlent contre leur sentiment intime. Pour vivre, ça va toujours; mais en face de la mort, c'est autre chose! Heureux encore ceux qui ont le courage d'avouer qu'ils se sont trompés et la consolation de revenir généralement au Dieu de leur jeunesse.

* * *

Il n'y a pas que les individus qui doivent un culte à Dieu. Les sociétés y sont également tenues. Et c'est pourquoi l'on comprend mal qu'en pays catholique certaines gens viennent insulter publiquement à la foi en l'Eglise et en ses croyances. Tel a été le cas d'un certain juge Spear des Etats-Unis, haut gradé de l'ordre maçonnique des Templiers, qui s'est permis, à Montréal, alors qu'il était l'hôte de notre Conseil de Ville, de parler de l'étroitesse de la religion catholique, vue sous l'angle de la libre-pensée. Le Monsieur a raconté avoir eu cette vision — de l'étroitesse de nos dogmes — alors qu'il visitait Notre-Dame et s'arrêtait devant un tableau qu'il a pris pour la Résurrection de Notre-Seigneur, mais qui est plutôt le sujet très connu de la Transfiguration. S'il juge aussi bien des dogmes que des tableaux, il y a lieu de nous consoler. On a bien présenté des excuses au Conseil de Ville au nom des Templiers, et c'est quelque chose; mais on ferait bien à l'avenir à l'Hôtel de Ville de savoir qui on invite. Comme disait la *Semaine Religieuse*, "on peut tolérer que les gens manquent de savoir-vivre, mais on ne peut pas ignorer indéfiniment la provocation."

* * *

La fête du travail, célébrée à Montréal lundi, le 3 septembre, a été précédée, le dimanche soir, 2 septembre, comme les années dernières, par une célébration religieuse, à Saint-Patrice pour les ouvriers catholiques de langue anglaise et à Notre-Dame pour ceux de langue française.

À Saint-Patrice, Mgr Bruchési présidait la démonstration, et, après l'éloquent sermon de M. l'abbé Th. Hefferman, Sa Grandeur a prononcé en anglais une magnifique allocution, que tous les journaux ont publiée. Après avoir noblement revendiqué pour l'Eglise le droit d'intervenir, en vertu d'un droit sacré, dans les questions ouvrières, qui sont des questions sociales au premier chef et, par conséquent, des questions morales et religieuses, Monseigneur a mis en garde ses auditeurs contre les faux amis qui les voudraient éloigner de l'Eglise et pousser à la revote :

“ Ah ! ils sont nombreux, disait-il, ceux qui se proclament vos amis, prétendent vous éclairer et se faire vos chefs. Seuls, croyez-moi, sont véritablement vos amis et sont dignes d'être vos chefs, ceux qui s'inspirent dans leur discours ou leurs écrits de l'esprit chrétien et des directions de l'Eglise.”

“ Ceux qui oublient la fin suprême de l'homme et parlent comme si l'Evangile n'existait pas, qui semblent mettre le but de la vie dans les jouissances, qui ont recours à tous les moyens pour soulever le peuple, en parlant de ses droits sans jamais lui rappeler ses obligations sociales chrétiennes ; ces hommes, qui, au lieu de chercher à unir dans la charité et la justice, les patrons et les ouvriers ne font que les diviser en les excitant les uns contre les autres ; qui n'ont aucun souci des principes indéniables de la liberté du travail, qui sont prêts à approuver toutes les grèves et s'en réjouissent, poussent les masses vers la révolte au lieu de les inviter à la conciliation et à la paix ; ces hommes qui, sous prétexte d'améliorer le sort de l'ouvrier . . . voudraient bouleverser les sages et bienfaites constitutions de leur pays ; ceux qui font cette œuvre et ceux qui les encouragent, ouvriers, je vous le dis, ne sont pas vos amis.”

“ Soyez sur vos gardes, et tournez vos regards vers l'Eglise en qui vous trouverez toujours la lumière qui dirige, la justice qui protège, l'affection qui console, qui relève et soutient.”

À Notre-Dame, la vaste église était absolument remplie ; plus de 10,000 hommes étaient rassemblés. Mgr Racicot présidait et c'est Mgr Emard, évêque de Valleyfield, qui a prêché. Avec une rare précision de doctrine et une chaleur de parole vraiment commu-

nicative, le savant prélat a, pendant près d'une heure, retenu admirablement l'attention de son immense auditoire. Il a parlé de la noblesse et de la grandeur du travail au point de vue chrétien. A certains moments l'orateur sacré s'est élevé jusqu'à la plus haute éloquence, quand, par exemple, protestant contre les prétentions des "internationales," qui veulent monopoliser à leur profit toutes les énergies des travailleurs, il s'est écrié: "ouvriers chrétiens, ouvriers canadiens, vous êtes libres de la liberté des enfants de Dieu; gardez donc votre liberté!" on sentait que sa parole épiscopale tranchait dans le vif. Plaise au ciel que ces avis, tombés de haut, éclairent plusieurs de nos chefs ouvriers!

* * *

L'Alliance Nationale, l'une de nos sociétés de secours mutuel les plus prospères, a tenu récemment ses assises solennelles à Montréal — Entre autres décisions importantes, on s'est arrêté à celle de ne jamais discuter en convention générale une question d'intérêt religieux sans l'avoir soumise au préalable au jugement de l'autorité diocésaine. Voilà qui est aussi sage que chrétien. Que de fois, des hommes sincères et très bien intentionnés peuvent s'engager sur certains points délicats à des attitudes déterminées qui se trouvent n'être pas orthodoxes et qu'il leur coûte ensuite de désavouer. Avec ce *proviso* à la base de leurs constitutions, les membres de l'Alliance pourront éviter plus d'un mauvais pas.

Notons aussi, à l'honneur de l'*Alliance Nationale* comme à celui des *Artisans Canadiens français*, que ces deux sociétés si justement recommandables, ont voté une large contribution à l'œuvre très catholique du Denier de St-Pierre! c'est une belle action, tout à fait digne des fils des zouaves de Pie IX.

* * *

Plusieurs cérémonies religieuses ou paroissiales se sont accomplies au cours du mois qui mériteraient mieux qu'une mention trop hâtive.

La consécration de l'église abbatiale des Trappistes d'Oka, coïncidant avec le 25^e anniversaire de l'établissement de la communauté au pays, et la bénédiction des cloches qui a suivi ont réuni au monastère de nos chers moines agriculteurs toute une élite de notre monde clérical et catholique. C'est le 20 et le 21 août, à l'occasion de la fête de St-Bernard, que les Pères Trappistes avaient fixé les grandioses célébrations. Mgr l'archevêque de Montréal présidait. Nos Seigneurs d'Ottawa, de Kingston, de Burlington, de St-

Albert et de Pogla, ainsi que le Révérendissime abbé Dom Fortunat, de Notre-Dame de Yordan, un nombreux clergé et des milliers de fidèles ont pris part aux cérémonies. Le Révérend Père Columban, provincial des Franciscains, a porté la parole pour expliquer pieusement et éloquemment au peuple ce qu'est la vie du moine cistercien : " Vie de travail chrétien, elle nous apprend la véritable manière de travailler en union avec Dieu et nous montre toute la beauté des travaux manuels. Vie de pénitence, et de science, elle est une perpétuelle leçon pour notre époque de sensualisme et de dissipation. Vie de prière cachée, elle est un de nos plus puissants moyens d'apostolat."

* * *

A Ste-Julie de Verchères, une fête paroissiale a eu lieu, le premier dimanche de septembre, qui est, croyons-nous, à peu près sans précédent dans nos annales canadiennes. Les " enfants de Ste-Julie " — tous ceux, c'est-à-dire, qui sont nés sur ce joli coin de terre, et ceux qui en sont partis et ceux qui l'habitent encore, — ont voulu se réunir aux pieds des autels et à une table commune pour fêter le village natal. C'était original et ça été un succès. On a donné à l'église un superbe autel en marbre, et, la table du banquet a dû réunir près de mille convives. M. le Chanoine Savariat, de Lachine, était à la tête de l'organisation, et, il est permis de supposer que le zèle de l'actif curé Jobin, de Ste-Julie, n'a pas été étranger à la réussite de l'entreprise. Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal avait bien voulu faire coïncider sa visite pastorale à Ste-Julie avec cet événement et on eut la joie de voir Monseigneur présider à cette joyeuse fête de la famille paroissiale.

* * *

A Ste-Marguerite aussi, sur les bords du lac Masson — un lac aux eaux tranquilles! — Mgr de Montréal, à la date du 19 août, assistait à une très jolie fête de paroisse. Il s'agissait, dans cette si belle région du Nord, de la bénédiction d'un nouveau couvent. Mgr Bruchési n'a pas manqué de prendre occasion de cette manifestation, qui faisait honneur tout ensemble à la générosité intelligente des paroissiens et au zèle éclairé de M. le curé Desrosiers, pour rappeler que les œuvres de progrès en notre pays jaillissent toujours à l'ombre des clochers de nos villages et que, de nos jours comme jadis, quoiqu'en disent certains beaux parleurs, ce sont nos

curés qui, le plus souvent, sont en avant lorsqu'il s'agit de coloniser et d'instruire.

"Ce que le curé de Ste-Marguerite a fait, expliquait Monseigneur, d'autres prêtres l'ont fait ailleurs. C'est dire que le clergé ne reste pas en arrière, surtout lorsqu'il s'agit de l'éducation et de l'instruction."

"On lit quelquefois dans les journaux, on entend quelquefois les orateurs accuser la province de Québec d'être arriérée. On dit que les institutrices ne sont pas assez payées, que les écoles sont mal aménagées, pas assez aérées. Je sais bien que nous n'avons pas la perfection, mais de là à dire que nous sommes arriérés, de là à crier "Honte à la province de Québec!" il y a loin.

"C'est comme si on prenait plaisir à nous dénigrer; on dirait qu'on cherche les occasions de le faire."

"On ne dit pas, cependant, ce qui serait de nature à nous louer, tout ce qu'il y a de bien. Par exemple, que dira-t-on de ce qui a été fait à Sainte-Marguerite en faveur de l'instruction et de l'éducation?"

* * *

Ces œuvres de bien qu'accomplissent nos confrères partout où la voix de l'autorité les appelle ne les empêche pas, cela va de soi, de payer à la nature le tribut commun.

Nous avons plusieurs mortalités à enregistrer ce mois-ci. Nous recommandons donc aux bonnes prières de nos lecteurs:

M. l'abbé Dumontier (F.), ancien curé de Notre-Dame de Portneuf, décédé à Lévis, le 5 août, à l'âge de 78 ans;

M. l'abbé Groulx (Eng.), de l'archevêché d'Ottawa, décédé le 18 août, à Ottawa, après une longue maladie, à l'âge de 36 ou 37 ans;

M. l'abbé Blais (Jos.), curé de St-Elzéar de Laval, décédé à l'Hôtel-Dieu de Montréal, le 24 août, à l'âge de 40 ans;

M. l'abbé Demers (Cléophas), curé de Somersworth, N. H., décédé le 15 août, à l'âge de 58 ans;

Et enfin, le frère Delaunoy, jeune novice franciscain de 23 ans, qui s'est noyé accidentellement à Cartierville, le 27 août.

Pour tous ces disparus prions le Dieu élément: Hodie mihi, cras tibi!

L'abbé Elié J. Auclair

L'Humilité du Cœur

Dans l'explication des premiers chapitres de la *Genèse*, saint Ambroise compare l'entrée du Verbe en ce monde à l'apparition du soleil sortant des mains du Créateur, et il ajoute : "Le soleil se lève, ô homme ! purifiez les yeux de votre âme et que la poussière des péchés s'obscurcisse par l'éclat des regards de votre cœur."

C'est la Loi ! il faut être pur, il faut se spiritualiser pour comprendre Celui qui est Pur Esprit.

"L'homme descendu au niveau de la bête, ne perçoit plus ce qui vient de Dieu," dit saint Paul.

Montons encore !

Après la liberté de l'âme, la condition la plus nécessaire pour s'élever dans la lumière d'en haut, c'est l'humilité du cœur !

Qu'est-ce à dire ?

M. Renan ose reprocher au christianisme de définir l'humilité : "le peu de cas que ferait l'homme de sa nature, la petite estime dans laquelle il tiendrait sa condition."

Jamais ! . . . ,

Aucune doctrine n'a exalté, comme le christianisme, la nature de l'homme ; il en proclame l'origine divine et l'éternelle destinée ; il nous montre un Dieu s'immolant pour elle sur une croix.

Alors, que faut-il entendre par l'humilité du cœur ?

L'humilité de l'esprit est une lumière qui voit notre petitesse et notre dépendance dans l'immense hiérarchie des êtres ; — l'humilité du cœur est une vertu qui accepte avec joie cette condition de notre nature et qui sait y conformer tous les actes de la vie.

Voilà l'Humilité dans sa notion exacte. Elle est belle comme la Vérité, grande comme la vertu, auguste et sacrée comme la Justice qui rend à chacun son dû.

Entrons maintenant dans notre sujet, et voyons combien sont vraies ces deux propositions :

— L'Orgueil est l'ennemi le plus redoutable de la foi.

— L'Humilité du cœur en est l'auxiliaire par excellence.

I. — En quoi l'orgueil peut-il être l'ennemi de la lumière ? N'aime-t-il pas ce qui satisfait l'intelligence, ce qui flatte la vanité. ce qui rehausse la valeur propre ? — L'aigle veut fixer le soleil ; ses grandes ailes se déploient avec délices dans le ciel du

plein midi — Est-ce que, vous aussi, ô esprits superbes, vous ne devez pas vous complaire voluptueusement dans la pleine lumière de la vérité ?

Oui, l'homme orgueilleux aime la vérité ; mais seulement jusqu'à un certain point : il l'aime par instinct, par curiosité, par ostentation, par intérêt, par la jouissance qu'il éprouve de se sentir plus grand. quand il la possède.

Mais il est quelqu'un au monde qu'il aime davantage : c'est lui-même ! Il aime la vérité tant qu'elle l'amuse, le flatte ou l'exhausse ; il cesse de l'aimer, quand il doit y sacrifier l'une ou l'autre de ses satisfactions. Il l'aime, lorsqu'elle le sert ; il ne l'aime plus, si elle le domine et veut le plier à ses lois. Son amour-propre rayonne au sommet de son âme ; tout doit s'y ramener, comme au centre universel.

Mais non, l'amour-propre n'est pas un flambeau ; il est l'ombre, la nuit épaisse !

J'ai cru pendant longtemps que j'étais las du monde ;
J'ai dit que je niais, croyant avoir douté
Et j'ai pris, devant moi, pour une nuit profonde,
Mon ombre qui passait pleine de vanité.

Il y a l'orgueil de la vaine science ; la vraie peut être utile aux hommes ; la vaine science cherche seulement ce qui nourrit la curiosité, ce qui plaît à la foule, ce qui attire les honneurs, la richesse, la réputation, ce qui crée un nom, une école, un foyer d'influence et de domination.

“ La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, — dit Pascal, — qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs ; et les philosophes même en veulent. Et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie ; et peut-être que ceux qui le liront . . . ”

O feux-follets ! . . . Comment peut-on vous préférer au soleil de l'éternelle Vérité ?

Il y a l'orgueil qui veut se singulariser, forcer à tout prix l'attention, s'imposer par la nouveauté de quelque système fameux. — “ Parmi les athées, ils seraient croyants ; parmi les croyants, ils sont athées, ” dit Jean-Jacques Rousseau.

Il y a l'orgueil qui aime les honneurs, les distinctions, tous les hochets de la vanité humaine.

Il est avéré qu'un de nos illustres poètes s'est forgé, de toutes pièces, une fausse généalogie; il s'attribuait la descendance d'une des plus grandes maisons de Lorraine, il en avait pris les armes, et parlait de son grand-père, le général; or, cet illustre guerrier était un humble menuisier, couronné à Nancy, le 10 floréal, an V, le jour de la fête des époux.

Quand on rougit des outils d'un vieil aïeul, comment ne pas renier, tôt ou tard, la croix de son Dieu!

Il y a l'orgueil de l'arriviste: il veut percer à tout prix. — "J'ai été fou d'orgueil et d'ambition, — disait le commandant Mareeau, après sa conversion; — je ne sais ce que j'aurais fait pour mériter un regard d'un chef!" — Combien iront, s'il le faut, jusqu'à sacrifier leur conscience et la foi de leur jeunesse; la grande lumière disparaît en un instant, et peut-être pour jamais.

Que dire de ceux qui sollicitent le suffrage des foules? Autrefois, ils auraient porté le cierge; maintenant ils prennent, avec la même conviction, la torche révolutionnaire; le but est le même: il faut arriver!

"Comment pouvez-vous croire," disait Jésus aux pharisiens, "vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, non la gloire qui vient de Dieu seul."

Il y a l'orgueil aigri: il ne pardonne pas les blessures faites à son amour-propre; et il en tient la religion responsable, quand elles lui viennent de ceux qui la pratiquent ou qui la représentent. Eugène Süe, dit-on, en voulut toujours au catholicisme d'avoir été éconduit par la famille de Noailles, dont il brigua l'alliance; et Michelet d'avoir été cruellement déchiré par la plume de Louis Veuillot.

L'ambition déçue est encore plus injuste: elle attribue ses échecs à Dieu même; les hommes l'ont trahie; à son tour, elle abandonne son Dieu!

O orgueil! ô fruit des ténèbres!

Il y a l'orgueil du penseur, jaloux de se suffire à lui-même; vingt siècles de philosophie chrétienne ne pèsent pas plus, dans sa balance, qu'un grain de poussière!

Tout le monde connaît la page tragique où Théodore Jouffroy raconte le naufrage de ses croyances chrétiennes:

"Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le voile qui me déroba à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas, dans cette chambre étroite et nue où long-

temps après l'heure du sommeil, j'avais coutume de me promener... Les heures de la nuit s'écoulaient et je ne m'en apercevais pas; je suivais avec anxiété ma pensée qui de couche en couche descendait vers le fond de ma conscience...

“ En vain, je m'attachais à ces croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire; en vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elle vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré: l'inflexible courant de ma pensée était plus fort; parents, famille, souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser; l'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il approchait du terme, et il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même, il n'y avait plus rien qui fût debout.

“ Ce moment fut affreux!...”

Et, alors, dans votre désespoir, n'était-ce pas l'heure de chercher autour de vous ce que vous ne trouviez plus en vous? Le Christ ne dédaignait pas, dans sa grotte de douleur, de chercher des forces auprès de ses apôtres. — N'aviez-vous pas près de vous un ami, un frère, quelque bon génie chrétien dont un mot eût suffi pour dissiper vos doutes? Ah! surtout, enfant de l'Eglise — puisque vous l'étiez alors et convaincu, dites-vous, — n'aviez-vous pas ses bras tendus, son cœur ouvert pour vous sauver? Votre barque enfonçait, mais l'Eglise ne peut pas périr. Un acte de confiance en elle, et vous échappiez au naufrage!... et vous trouviez la vie, non la mort, dans ces mystères du péché originel et de l'Incarnation, qui vous épouvantaient!

Théodore Jouffroy a cessé de croire, cent mille autres ont perdu la foi, parce que, dans leur folle présomption, ils n'ont eu de confiance qu'en eux-mêmes.

M. Taine s'en fait gloire:

“ Je ne voulus tenir que de moi la règle de mes mœurs et la conduite de ma pensée; je m'indignai d'être vertueux par crainte et de croire par obéissance. L'orgueil et l'amour de la liberté m'avaient affranchi.”

Affranchi!... — Et de quoi?... des conseils les plus sûrs et des chemins les mieux tracés dans une difficile ascension, alors que vous vous asservissiez... — Et à qui?... au plus aveugle et au plus fou des conseillers: à votre amour-propre.

Voici encore l'orgueil insolent, l'orgueil brutal et dominateur qui veut être le premier en tout; orgueil monstrueux et qui nierait le soleil lui-même, si le soleil se trouvait sur son passage!

C'était le 31 mars 1887. — M. Lecomte de Lisle succédait à Victor Hugo à l'Académie française; dans son discours de réception, il avait cherché à expliquer les étranges revirements politiques et religieux du grand poète; il les attribuait à l'évolution d'une pensée de plus en plus haute, large et puissante.

M. Alexandre Dumas fils répondit. Il est impossible de dire avec plus de force comment l'orgueil tue la foi dans une âme!

Ce qui a produit de si extraordinaires changements dans les idées du poète, c'est une "idée fixe!" — Laquelle?

"... Dès qu'il arrive à l'âge de raison, c'est de devenir le plus grand poète de son pays et de son temps, — déclare le terrible panégyriste, — et, à mesure qu'il avance dans la vie, d'être le plus grand homme de tous les pays et de tous les temps... A quinze ans, il monte dans sa tête, et il n'en redescend plus jusqu'à sa mort... L'unité qui ne sera pas dans ses actes ni dans son œuvre, sera dans sa volonté qui est de fer, et qu'il tendra vers le but où il marche. Ce but, il ne le quittera pas des yeux une seconde. Il écarte tout ce qui pourrait retarder sa marche... A quinze ans il écrit sur son cahier de classe: Je serai Chateaubriand ou rien. — A dix-neuf ans, dans la première Ode de son premier recueil, ... il s'écrie:

" Q'un autre au céleste martyre

" Préfère un repos sans honneur!

" La gloire est le but où j'aspire."

Alexandre Dumas le montre ensuite cherchant à égaler, à dépasser Shakespeare, Charlemagne, Napoléon Ier... Bientôt Victor Hugo se croit:

" Le grand justicier du monde, le seul arbitre de la conscience humaine. Il n'est plus à Sainte-Hélène, comme Napoléon; il se voit, sur le Sinaï comme Moïse; sur la montagne comme Jésus; à Pathmos comme saint Jean!..."

Ah! nous voulons connaître le secret de ses palinodies: son disciple, son ami, celui qui s'honore d'avoir été son confident, nous le dit sans ambages:

" Il n'admettait donc pas qu'il pût être enfermé dans des formes de gouvernement et de culte où il n'eût pas le droit de tout dire et chance d'être ainsi le premier. Il a répudié la Monarchie et le Catholicisme, parce que, dans ces deux formes sociale et religieuse de l'Etat, il aurait toujours eu inévitablement quelqu'un

au-dessus de lui. Il eût accepté la Monarchie, s'il avait pu arriver à être roi; il eût persévéré dans le catholicisme, s'il avait pu arriver à être pape;” — et, ainsi, “à réunir en lui le Pape et l'Empereur, ces deux moitiés de Dieu, comme il dit dans *Hernani!*”

M. Alexandre Dumas, alors Directeur de l'Académie française, ne recule pas devant la conclusion :

Victor Hugo a été “une sorte d'Attila du monde intellectuel, allant dans tous les sens à la conquête de ce qu'il voit et de ce qu'il veut, s'emparant de tout ce qui peut lui servir, brisant ou rejetant tout ce qui ne lui sert plus. C'est l'implacable génie qui n'a instinctivement souci que de soi-même.”

Peut-on mieux dire? — Un Père de l'Eglise eût-il trouvé des traits plus vigoureux pour exprimer l'insolence et les ravages de l'orgueil dans une âme de génie? — Non! ce n'est pas la lumière, qui conduit nos négateurs à leurs théories montrueuses! C'est la fumée de l'orgueil. — Ils ne montent pas: Sur les sommets, l'horizon s'élargit, on voit;... eux descendent et jusque dans ces profondeurs où n'arrive jamais la lumière d'en haut... C'est la nuit profonde.

Regardez! est-ce possible? l'orgueil, comme le plus effrayant des vertiges, les précipite encore plus bas. — Victor Hugo, du moins, s'arrêtait devant Dieu. Voici ce qu'un fameux orateur a osé dire, en pleine Chambre, devant la France, le 11 février 1895:

“Ce qu'il faut sauvegarder avant tout, ce qui est le bien inestimable, conquis par l'homme à travers tous les préjugés, toutes les souffrances et tous les combats, c'est cette idée qu'il n'y a pas de vérité sacrée, c'est-à-dire interdite à la pleine investigation de l'homme; c'est que ce qu'il y a de plus grand dans le monde, c'est la liberté souveraine de l'esprit; c'est qu'aucune puissance ou intérieure ou extérieure, aucun pouvoir et aucun dogme ne doit limiter le perpétuel effort et la perpétuelle recherche de la race humaine (*Vifs applaudissements*); c'est que l'humanité dans l'univers est une grande commission d'enquête dont aucune intervention gouvernementale, aucune intrigue céleste ou terrestre ne doit jamais restreindre ou fausser les opérations; c'est que toute vérité qui ne vient pas de nous est un mensonge; c'est que jusque dans les adhésions que nous donnons, notre sens critique doit rester toujours en éveil et qu'une révolte secrète doit se mêler à toutes nos affirmations et à toutes nos pensées; c'est que si l'idée

même de Dieu prenait une forme palpable, si Dieu lui-même se dressait, vivant, sur les multitudes, le premier devoir de l'homme serait de refuser l'obéissance (*Applaudissements à l'extrême gauche*) et de le traiter comme l'égal avec qui l'on discute, mais non comme le maître que l'on subit. (*Nouveaux applaudissements.*)

“Voilà ce qui est le sens et la grandeur et la beauté de notre enseignement laïque dans son principe...”

La grandeur, la beauté de votre enseignement laïque?... — Dites: sa honte, sa folie, son crime!

Pygmées éphémères!... Non, l'Être Éternel ne répondra pas à vos insolentes sommations: il vous laissera dans vos ténèbres, et déjà quel châtimement!

Il faudrait parler encore de l'orgueil qui s'obstine dans ses erreurs, pour ne pas se dédire; de l'orgueil qui ne veut pas se donner tort devant une femme, des enfants, des amis; à plus forte raison — s'il s'agit d'un homme célèbre — devant un pays tout entier. A dix-huit ans, on est parti d'une idée fautive, d'un jugement formulé avec une inconcevable légèreté; on le voit, on en souffre, mais on ne veut pas aller à Canossa.

Comment ne pas parler aussi de l'orgueil qui n'accepte pas de décharger ses lourdes fautes, dans la sincérité d'un humble aveu? — Il préfère s'en prendre à la Providence; il lui reproche la fougue de son tempérament, le feu de son imagination, la vivacité de son caractère, la faiblesse de son cœur, telle circonstance de la vie qui devait amener une chute inévitable; il ne s'accuse pas lui-même, il accuse Dieu!

N'y a-t-il pas encore l'orgueil satisfait? — O contempteurs de la foi des humbles, ô semeurs d'effroyables scandales! après tout, vous ne vouliez qu'une chose: les honneurs, la gloire, la popularité; les voilà!... — à trente-trois ans, Renan est nommé membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; bientôt, il est riche, marié, acclamé, il meurt académicien, grand-maître de l'Université, encensé comme un dieu! — Victor Hugo a été l'idole de la foule; son panégyriste nous le montre encore:

“Écouté comme un oracle, acclamé comme un roi, fêté comme un saint. On l'appelle le Maître; on l'appelle le Père;... il vit dans une acclamation incessante. Quand la mort le menace, la foule inquiète emplit sa rue;... le monde entier demande des nouvelles. Sa mort est un deuil public. On interrompt les affaires; on suspend les études; on jette un voile noir sur l'Arc de Triomphe, ne pouvant le jeter sur toute la cité!”

Ah! vous vouliez la gloire? Vous l'avez, vous mourez contents, vous êtes rassasiés! Et c'est justement votre malheur! *Va vobis divitibus!* malheur à vous qui dites: "J'ai eu ce que je voulais, je n'ai pas besoin d'autre chose." — Vous n'aurez rien autre chose!

Dieu est bon, infiniment bon; mais il est l'Être souverain: il entend qu'on sache qu'il n'a besoin de personne; il ne donne qu'autant qu'on désire... Malheur à vous tous, orgueilleux de la terre! ses biens vous suffisent; vous n'avez pas besoin, dites-vous, des lumières et des consolations de la Foi? vous ne les aurez pas, même à votre lit de mort. — Dieu pardonne tout, excepté l'orgueil endurci; et je vous vois disparaître, les uns après les autres, avec les marques de l'impénitence et de la réprobation; "car, il est écrit: je perdrai la sagesse des sages et je réprouverai la prudence des chérubins. Où est le sage? — où le fameux écrivain? — où le chercheur de la sagesse humaine?"

Ah! vous avez refusé de vous servir de votre sagesse pour connaître Dieu? Vous l'avez nié en face de ses œuvres les plus admirables, tout éclatantes d'amour et de puissance? — "Alors, il plaît à Dieu de ne plus sauver que par la folie de sa prédication, ceux qui veulent croire en Lui." — Mais pour vous, ô intelligences superbes, "le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang, en attendant que vienne le grand et terrible jour du Seigneur!"

II. — Et maintenant, Messieurs, voyez, au contraire, combien l'humilité du cœur sert de merveilleux flambeau, pour découvrir les sublimes réalités de la foi, et nous en faire admirer les splendeurs.

Qu'est-ce donc que l'humilité? — N'est-elle pas lumière, elle-même? — Et quelle lumière sur nous, sur les autres, sur Dieu, sur tout!

"Dans le sein des villes, l'homme semble être la grande affaire de la création, . . . c'est là qu'il semble dominer la scène du monde, ou, pour mieux dire, l'occuper à lui seul. Mais lorsque cet être si fort, si fier, si plein de lui-même, si exclusivement préoccupé de ses intérêts dans l'enceinte des cités et parmi la foule de ses semblables, se trouve par hasard jeté au milieu d'une immense nature, qu'il se trouve seul en face de ce ciel sans fin; . . . mais lorsque voyant à ses pieds, du haut d'une montagne et sous la lumière des astres, de petits villages se perdre dans de petites forêts, qui se perdent elles-mêmes dans l'étendue de la perspective, il songe que ces villages sont peuplés d'êtres infirmes comme lui, qu'il compare

ces êtres et leurs misérables habitations avec la nature qui les environne, cette nature elle-même avec notre monde sur la surface duquel elle n'est qu'un point, et ce monde, à son tour, avec les mille autres mondes qui flottent dans les airs et auprès desquels il n'est rien; à la vue de ce spectacle, l'homme prend aussi en pitié ses misérables passions, toujours contrariées, ses misérables bonheurs qui aboutissent invariablement au dégoût, et alors aussi la question de savoir ce qu'il est et ce qu'il fait ici-bas lui vient; et alors aussi il se pose le problème de sa destination.

Voilà l'enet de l'humilité sur l'esprit de l'homme! Ayant d'une part le sentiment de son innme petitesse, dans la multitude innombrable des êtres; de l'autre, le sentiment non moins vif de la grandeur de Dieu, il demande: "Pourquoi suis-je sur terre?"— Il cherche, il consulte, il prie, et la lumière se fait intense, dans son âme ravie. Elle lui vient de toutes parts: des autres, de l'Église, de Dieu. Elle lui montre le but, le chemin, les dangers et les moyens d'arriver jusqu'au terme.

L'humilité, qu'est-ce encore? N'est-elle pas une vertu au charme irrésistible? Comme on l'aime! comme on respire, avec délices, son parfum discret! elle se tient si bien à sa place; elle reconnaît ses torts, si ingénument! elle est si gracieuse quand elle vous demande vos services sans faire autre appel qu'à votre bonté!

Autant le cœur se ferme devant l'arrogance, autant il s'ouvre devant une attitude humble et sincère.

Sachez-le donc! si l'humilité vous touche et vous émeut, elle ravit encore plus le cœur de Dieu. Il ne veut pas voir à ses pieds l'âme humaine, la fille chérie de son éternel amour; il l'élève contre son cœur, il l'introduit dans ses pensées, il lui révèle ses secrets les plus intimes, il lui donne des lumières qui étonnent les plus beaux génies. Plus l'âme s'abaisse, plus Dieu l'exalte: ô merveilleuse loi de l'Amour infini!

Jésus-Christ a été humble, très humble, infiniment humble; et c'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de toute gloire et de toute lumière.

L'âme humble s'unit au Cœur adorable de Jésus; elle plonge, aussi loin qu'elle peut, dans son esprit d'abaissement; et c'est pourquoi elle sera glorifiée avec son Sauveur.

"Soumettez-vous à Dieu, courbez votre sens propre sous le joug de la Foi, dit l'auteur de *l'Imitation*, et Dieu vous élèvera sur les sommets de sa Lumière, avec toute la magnificence qu'il jugera utile et nécessaire pour votre salut."

O vous donc qui avez faim et soif de Dieu ! ô vous, qui voulez le connaître de plus en plus ici-bas, et le contempler de tout près dans les splendeurs du face-à-face éternel, humiliez-vous chaque jour davantage ; rabaissez-vous dans l'estime de vous-mêmes ; priez Dieu, comme le pauvre qui n'a aucun droit ; traitez le prochain avec douceur, avec bonté, avec des ménagements infinis, comme s'il vous était toujours supérieur, du moins par le mérite ; aimez les devoirs obscurs, les dévouements connus de Dieu seul, les sacrifices accomplis pour le prochain sans réciprocité ; quand viendra la souffrance, trouvez qu'elle vous est due ; si c'est la mort, accueillez-la plus humblement encore !

Un journal parisien racontant la mort d'un brillant écrivain de ces derniers temps, membre de l'Académie française, ajoutait : "Détail touchant... c'est lui-même qui, se sentant perdu, réclama les derniers sacrements ; puis il demanda qu'au moment où il serait prêt à rendre son âme à Dieu, on l'étendit sur le plancher, voulant mourir dans l'humilité chrétienne."

Vous, du moins, Messieurs, faites sentir par vos mains jointes, par un signe de croix, par un regard sur le crucifix, que vous acceptez la mort, en union avec votre Sauveur.

Et alors, le cœur de Dieu sera touché ; il s'inclinera vers vous, comme le père vers son enfant, comme le Dieu infiniment bon vers sa créature.

"Laissez-moi immoler, pendant que l'autel est prêt, — écrivait saint Ignace d'Antioche aux fidèles de Rome, — il est bon de se coucher du monde en Dieu, pour se lever en lui !

Que cette joie soit la nôtre !

Disparaissons tout entiers dans l'humilité du Christ, pour nous lever avec Lui dans l'éternelle Lumière."

Amen!

ABBÉ L. LENFANT.



Aimery de Querceville.

TROISIEME PARTIE

I

Français en Italie.

Les voyageurs arrivèrent fort heureusement à Gênes, et, afin d'éviter, autant que possible, les chaleurs qui commençaient à se faire sentir, ils résolurent de visiter tout le nord de l'Italie avant de se rendre à Rome. Ils séjournèrent à Milan, Venise, etc., avec tous les agréments que pouvaient ajouter à la beauté du voyage les conditions où ils le faisaient. Le chevalier s'occupait de tous les détails matériels et gouvernait si bien les finances que, sans laisser manquer de rien la petite caravane, il ne dépassait pas le chiffre, fort généreusement fixé du reste par l'abbé de Hautecombe. M. de Marcilly, instruit, actif et enthousiaste, ne perdait pas un moment et jouissait des merveilles dont l'art et la nature ont comblé l'Italie, avec une bonne humeur et une activité égales à celle d'Aimery. Le nom du jeune comte et les lettres de recommandation dont il était pourvu, lui procuraient d'agréables relations dans toutes les grandes villes; enfin ce fut un voyage charmant.

Au mois de septembre, se trouvant à Parme, l'abbé de Marcilly entendit des ecclésiastiques parler d'une lettre de Rome que l'un d'eux venait de recevoir, et où on lui annonçait que le Pape était fort souffrant et mourrait sans doute bientôt.

Alexandre VIII, élu l'année précédente, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, avait reçu de Louis XIV, comme don de joyeux avènement ou plutôt comme restitution fort légitime, le Comtat d'Avignon. Il était très favorable à la France, et, néanmoins, inflexible sur la question des droits du Saint-Siège, persistait à

refuser les bulles aux évêques nommés par le Roi après les déclarations gallicanes de 1682. L'ambassadeur de France, le duc de Chaulnes, insistait en vain, et attendait, disait-on, un prochain conclave, rendu très probable par le grand âge et la mauvaise santé du Saint-Père.

— Hâtons-nous d'aller à Rome pour recevoir la bénédiction d'Alexandre VIII, dit M. de Marcilly à ses compagnons de voyage. Le bruit court qu'il est bien malade.

Ils partirent dès le lendemain, mais, à leur arrivée à Rome, le Pape allait mieux. Aimery, désirant obtenir une audience de Sa Sainteté, se rendit au palais Bigassini, où logeait l'ambassadeur de France, afin de demander au duc de Chaulnes un mot d'introduction. Mais le duc était absent, et le jeune comte, après s'être inscrit chez lui redescendait l'escalier de marbre, lorsqu'il s'entendit appeler par une voix joyeuse, à l'accent parisien.

— Hé! Dieu me pardonne! s'écriait cette voix: c'est monsieur de Querceville! Montez, je vous en prie, cher comte. Vous vous trouverez en pays de connaissance.

Le personnage qui parlait ainsi était un tout petit et gros homme, vêtu avec élégance et dont le visage vieillot et poupin à la fois, pétillant de malice, était encadré d'une grande perruque blonde. Il se haussait sur ses grands talons pour arriver à se pencher sur le balustre du grand escalier du palais patriote.

C'était le petit Coulanges, le cher cousin de madame de Sévigné. Bien qu'Aimery ne l'eût vu qu'une seule fois à l'hôtel Carnavalet, il le reconnut tout de suite et, remontant l'escalier quatre à quatre, l'eût rejoint en un clin d'œil.

— Que vous êtes heureux de courir ainsi! dit Coulanges. Croiriez-vous que je ne le puis plus! Hélas! j'ai un peu de goutte: donnez-moi votre bras. Venez dans ma chambre, c'est la pièce la plus agréable de ce palais. Le duc de Nevers l'appelle le Cabaret. Je vous dirai pourquoi. Asseyez-vous.

Ah! que ma cousine de Sévigné n'est-elle ici! elle vous aime fort. Mais je vous présenterai à la duchesse de Nevers, une autre merveille d'esprit, et je vous mènerai chez le Pape. Il est mon ami. Mes chansons le font rire à gorge déployée. Ah! quel

saint homme! quel excellent Pape! Dieu le conserve! Vous allez prendre un sorbet avec moi, un sorbet au café!

Etourdi par ce flux de paroles, Aimery ne pouvait placer un mot. Enfin, quand les sorbets furent apportés et que M. de Coulanges, encore plus friand qu'il n'était bavard, se mit à les déguster, le jeune comte lui demanda comment il se trouvait à Rome.

— A merveille! aux anges! J'y ai retrouvé ma jeunesse. Je suis monté dans la boule de Saint Pierre: j'y vois mille gens, le Saint Père m'aime à la folie. M. de Chaulnes me porte dans son cœur. Vraiment Rome est un séjour délicieux. Vous verrez, jeune homme, vous verrez! Ah! si ce n'était la goutte, comme je vous mènerais demain au bal chez la princesse Rospigliosi! Mais l'accès va peut-être se passer. En attendant, j'ai fait une chanson sur lui: chien d'accès! il me peut faire crier, jamais il ne m'ôtera la gaieté française.

Et d'une voix toujours agréable, malgré ses soixante ans, le petit Coulanges fredonna:

Chacun me présente le poing,
De peur qu'un faux pas je ne fasse,
Sans aide je ne marche point,
Chacun me présente le poing;
Me voilà donc réduit au point
Que je deviens oiseau de chasse.

Ah! mon Dieu! le cruel destin
De tomber en métamorphose!
Ma goutte en est le grand chemin;
Ah! mon Dieu! le cruel destin!
Et quel ennui de vivre enfin
Toujours perché sur quelque chose.

— C'est charmant! dit Aimery, et il répéta le dernier tercet de sa belle voix de ténor.

— Mais vous chantez à ravir! s'écria Coulanges. Ah! il faut que je vous mène voir l'opéra du neveu du Pape, ce petit Ottoboni qu'il vient de faire cardinal à vingt-deux ans.

— Un cardinal de vingt-deux ans, et qui fait jouer des opéras! vous voulez rire, Monsieur?

— Point du tout. C'est l'exacte vérité. Ah! vous en verrez bien d'autres à Rome, mon cher comte. C'est le pays des merveilles, et Alceste y aurait beau jeu à s'indigner et à fronder.

Un laquais entr'ouvrit la porte :

— Monsieur, dit-il, le carrosse de M. le duc de Nevers arrive. Il est dedans avec madame la duchesse.

— Vite, emportez ce plateau, dit Coulanges. Restez, comte, je vais vous présenter au couple le plus illustre et le plus aimable. M. de Nevers est le plus gai, le plus spirituel des poètes et des convives, et la duchesse Diane, un miracle de beauté, de grâce et de belle humeur. Elle a tout l'esprit des Mortemart, sans un seul grain de la méchanceté de sa tante, madame de Montespan.

La porte s'ouvrit à deux battants, et, brillante comme un rayon de soleil, la charmante duchesse, suivie de son jovial époux, entra et donna gaiement sa main à baiser à Coulanges. Celui-ci faillit tomber en courant à sa rencontre, se retint à l'habit d'Aimery, et présenta le gentilhomme normand à ses côtés. La belle figure d'Aimery, sa grande jeunesse et son air de franchise prévenaient en sa faveur. Le duc et la duchesse l'accueillirent fort bien, et après quelques minutes, lorsqu'il prit congé, l'invitèrent à les venir voir au palais Mancini, où ils logeaient.

Puis, Aimery parti, ils prirent place autour de la table, et Coulanges leur fit servir un de ces fins et agréables repas qu'il a décrits dans ses lettres, et où la bonne chère était assaisonnée par les lazzi, les commérages et les chansons.

Le bon vieux Pape ne donnait plus guère d'audiences : sa santé déclinait rapidement, et l'attente d'un prochain conclave retenait à Rome le duc de Chaulnes, qui désespérait d'obtenir d'Alexandre VIII les bulles tant désirées. Sous les formes les plus douces et les plus gracieuses, le Saint-Père voilait une invincible fermeté. " Si madame la duchesse de Chaulnes et madame de Kernan (mademoiselle de Murinais, celle que madame de Sévigné appelait " la murinette beauté "), me les demandaient, disait Alexandre VIII, j'arrangerais tout cela avec elles." C'était pure finesse vénitienne : ni aux rois, ni aux dames, le Pape ne voulait céder rien des droits de l'Eglise, et lorsque l'ambassadeur de France laissait voir à son ami Coulanges combien il était découragé, le

petit homme répliquait : " Je vous l'avais bien dit," et fredonnait sa fameuse chanson :

Aux promesses d'Ottobon
 Ne soyons plus crédules,
 Je connais le pantalon (1),
 Et vous n'aurez qu'une chanson
 Des bulles, des bulles, des bulles.

Coulanges, du reste, songeait à autre chose qu'aux affaires gallicanes. Aimery lui plaisait beaucoup, et Coulanges s'était lié avec l'abbé de Marcilly, dont le caractère ouvert et la physiologie aimable lui convenaient mieux que l'air sérieux et la haute taille du chevalier. L'abbé lui avait vanté les excellentes qualités du jeune comte et sa grande fortune. Coulanges très bon parent, et fort préoccupé du mauvais état des affaires du comte de Grignan, dont la restitution du Comtat au Saint-Siège venait de diminuer les revenus de vingt mille livres, forma le projet de marier Pauline de Grignan à ce jeune gentilhomme, si bien pourvu. Il fit voir le portrait de cette charmante fille à Aimery, sans la nommer, et le comte la reconnut tout de suite.

— J'ai eu l'honneur de voir l'original de cette peinture, dit-il fort tranquillement : c'est mademoiselle de Grignan, mais elle est encore plus jolie que son portrait.

— N'est-ce pas ? s'écria le chansonnier ; et il en conclut que le mariage se ferait, et redoubla de prévenances envers le jeune comte. Il mit madame de Nevers dans sa confidence. Celle-ci, que la franchise d'Aimery amusait beaucoup, et qui l'avait surnommé le farouche Hippolyte, parce qu'il ne montrait aucun goût pour la galanterie, entreprit, dans une promenade, de faire causer Aimery sur sa visite à Grignan. Il la fit rire de bon cœur en lui contant avec quel naïf mal à propos il avait parlé du Palatinat et donné la migraine à madame de Grignan. Quant à la belle Pauline, il en parlait comme on parle d'une statue, et la duchesse dit le soir même, à son mari :

(1) Surnom ironique de Vénitiens.

— Vraiment, ce Coulanges n'est qu'un fol ! son jeune ami ne se soucie point d'être le gendre de cette cartésienne de madame de Grignan, et ce serait grand dommage qu'une des plus belles fortunes de la Normandie s'alliât aux dettes infinies de ces glorieux Adhémar. En bonne conscience, je n'y prêterai point les mains. Mais n'en dites rien à Coulanges. Il rebuterait Hippolyte dont la simplicité campagnarde me divertit fort, et qui chante si bien vos jolies chansons.

Le duc ne contredit point à un propos aussi sensé, et invita, dès le jour même, Aimery à l'accompagner avec Coulanges dans une promenade hors les murs. Ils visitèrent une catacombe fort rapidement, remontèrent en voiture, regardèrent en passant quelques ruines, et, finalement, dînèrent dans une *osteria*, où les gens du duc se ruaient en cuisine depuis le matin, et avaient dressé un couvert fort élégant sous une treille d'où l'on apercevait les tombeaux de la voie Appienne et le sévère horizon de la campagne romaine. Le duc de Chaulnes était de la partie, tout heureux de n'être plus, pendant quelques heures, " Monsieur l'ambassadeur." La chère fut exquise, et, sur l'ordre de la jolie duchesse, que son mari appelait tout bonnement de son nom, Diane, au grand mépris des usages de la cour, Aimery chanta la chanson du duc de Nevers, où sont célébrés les meilleurs vins d'Italie : Orvieto, Montefiascone, etc., ainsi que :

Le vin le plus fin
Est le nectar de la Toscane
Verdée et Carmignane
Et Montcalm,
Sur la membrane de sens,
Font des sillons charmants.

Coulanges jubilait. Il disait qu'il allait danser. Mais la duchesse lui prédit, au contraire, que s'il ne mettait point d'eau dans son vin, il recommencerait le soir même à crier miséricorde et à se percher sur le poing des gens pour faire deux pas dans sa chambre. Là-dessus, il improvisa des couplets, où il la comparait à Hécate et à la lune rousse. Les deux ducs riaient à

gorge déployée, la duchesse rompit son éventail sur le dos du chansonnier, et les valets, ne pouvant garder leur sérieux, s'échappèrent. Seul, Aimery ne riait pas, et rêveur, entendait à peine ce joyeux tumulte. Dans la pyramide de fruits et de fleurs qui ornait la table, il venait de prendre une belle pomme jaune, veinée de pourpre, et l'aspect et le parfum de ce fruit lui rappelaient si vivement son pays natal, qu'il croyait entendre le bruit de la mer et les mugissements des troupeaux courant sur la falaise. Il ferma les yeux et revit en esprit le pâle azur du ciel de Normandie, les plaines fertiles, les châteaux, les fermes animées. N'était-ce point Suzon qui chantait, là-bas, sous l'aubépine en fleur ?

Non ! une voix masculine et exercée, celle du duc de Nevers, retentissait, et, bon gré mal gré, il fallut qu'Aimery répâtât le refrain de ce couplet bachique :

Quel plaisir sur l'onde amère
 D'être dans une galère
 Quand on voit d'un pas prospère
 Le maraboutin bouffi !
 Mais voir du fond d'un repaire
 Un vent à l'autre contraire,
 Lorsqu'au levant réfractaire
 Le passant fait un défi
 Fi, fi, fi !
 Nargue des flots,
 Quand ils sont gros
 Sur terre vidons en repos
 Les pots, les pots.

— Vous êtes-vous bien amusé ? demanda le soir à Aimery l'abbé de Marcilly, qui avait passé toute sa journée à visiter la bibliothèque de Christine de Suède, nouvellement acquise par le Pape.

— Fort peu, monsieur. Madame de Nevers est toute charmante et le duc fort spirituel, mais de même que leur ami Coulanges, ils ne cherchent à Rome qu'à se divertir comme à Paris, en faisant bonne chère et répétant les nouvelles de la cour. Une lettre de madame de Sévigné, remplie d'élégants commérages sur

ce qui se passe à Versailles, les intéresse beaucoup plus que les monuments de Rome. M. de Chaulnes, en sa qualité d'ambassadeur, ne desserre les dents que pour manger ou dire des politesses, et il y a aussi loin de la gaieté artificielle de ces courtisans dépayés à la belle humeur de nos gars normands que de l'Œil-de-bœuf de Versailles aux bords du Tibre. Je leur suis fort obligé de l'honneur qu'ils me font, mais en vérité, je m'en passerais bien.

— Vous êtes toujours Alceste, mon cher comte. Mais, consolez-vous voici des nouvelles de France.

Un valet entrain, apportant une missive de l'abbé de Haute-combe, affectueuse et courte, comme d'habitude, et qui ne donnait aucune nouvelle intéressante, mais elle contenait deux lettres dictées par Simonne, et où le domaine de Querceville, bêtes et gens, était passé en revue. Le style de Suzanne gardait toute sa joyeuse simplicité, mais son écriture et son orthographe témoignaient des soins du chapelain pour la petite fermière, et vraiment eussent aisément remporté le prix si elle eût concouru avec madame de Coulanges.

Tout naïvement, Aimery lut cette lettre à madame de Nevers, sans lui dire de qui elle était. La duchesse la déclara charmante, et voulut qu'Aimery en regalât le duc et le petit Coulanges. Ils se gardèrent de contredire la belle Diane, mais lorsqu'ils surent que l'auteur de cette épître champêtre était non pas un bel esprit s'amusant à faire le paysan, mais bien une vraie paysanne, ils n'en firent plus état du tout et parlèrent d'autre chose.

Aimery, vexé, las d'ailleurs d'attendre une audience qu'il n'obtenait pas, annonça qu'il allait bientôt quitter Rome pour visiter avant le printemps le midi de l'Italie, et revenir pour les cérémonies de la semaine sainte.

— Vous avez tort, lui dit Coulanges. Le Pape va mourir d'un moment à l'autre, et ses funérailles, le conclave et l'intronisation de son successeur formeront une suite de spectacles très intéressants. Dieu veuille que tout cela se fasse avant les chaleurs, car je ne voudrais pas passer encore un été à Rome.

Sans l'écouter, Aimery consulta son gouverneur et l'abbé. Tous deux furent de son avis, et ils avaient déjà quitté Rome depuis six semaines lorsqu'ils apprirent, à Naples, la mort d'Alexandre

VIII. Ils jugèrent avec raison, et d'après le bruit public, que le conclave se prolongerait plusieurs mois, et continuèrent leur voyage. Ils visitèrent tout le midi de l'Italie, la Sicile, et enfin Malte, où Aimery avait deux cousins éloignés, l'un chevalier, l'autre commandeur, qui le reçurent à merveille et firent tout le possible pour le décider à entrer dans l'ordre. Il admira les derniers éclats d'aventureuse bravoure qui brillaient encore parmi les chevaliers, et, plus d'une fois, écouta, pendant de longues heures, la nuit, sur les terrasses embaumées d'orangers de la cité Valette, les récits des anciens de l'ordre. Il prit part, accompagné par Du Martel, à plusieurs croisières, dont le but était de réprimer les brigandages des corsaires algériens; mais, dans aucune d'elles, les galères maltaises ne rencontrèrent ces pirates, et revinrent au port sans avoir conquis ni gloire ni butin. Aimery finit par se lasser d'errer ainsi sur les flots, et à l'autonne après avoir revu Naples, revint à Rome pour y saluer le nouveau Pape, Innocent XII.

JULIE LAVERGNE.

A suivre.

